



Les objets du nomadisme à Nouakchott : simples vestiges d'un mode de vie délaissé ou supports privilégiés d'une identité urbaine vivante ?

Sébastien Boulay

► To cite this version:

Sébastien Boulay. Les objets du nomadisme à Nouakchott : simples vestiges d'un mode de vie délaissé ou supports privilégiés d'une identité urbaine vivante ?. Nouakchott, capitale de la Mauritanie : 50 ans de défi, 2006. hal-01327579

HAL Id: hal-01327579

<https://hal.science/hal-01327579>

Submitted on 6 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les objets du nomadisme à Nouakchott : simples vestiges d'un mode de vie délaissé ou supports privilégiés d'une identité urbaine vivante ?

Sébastien Boulay*

L'étranger qui visite Nouakchott pour la première fois est quelque peu dérouté par ce qui lui est donné de voir : quelques axes goudronnés desquels part une multitude de pistes de sable, des chantiers de construction un peu partout, une circulation assez importante et surtout assez « libre » du point de vue du code de conduite, des charrettes tractées par des ânes qui transportent des fûts métalliques remplis d'eau et qui se fraient un chemin au milieu des automobiles et des camions, des tentes sur les toits des maisons ou sur le bord de la route, des outres pendues à l'entrée de certaines demeures, et du bétail en liberté à foison, y compris dans les quartiers riches. Tout cela semble participer d'une ambiance urbaine insolite, d'autant que la ville n'a apparemment pas raté son « branchement » au réseau planétaire si l'on se fie au nombre de téléphones publics, de cybercafés ou encore de paraboles qui parsèment l'espace urbain.

Espace voulu neutre au moment de sa naissance afin de devenir le creuset de la jeune Nation mauritanienne (Frérot et Ould Mahboubi, 1998 : 35), ses habitants, d'origines diverses, se sont efforcés depuis cinquante ans d'inventer « leur » capitale, et ceci avec leur culture dont, on le sait, les objets sont à la fois des points d'ancrage et des vecteurs privilégiés. Certains « objets » semblent, plus que d'autres, marqués du sceau du nomadisme et détonnent par rapport à l'idée que le visiteur peut avoir « ailleurs » de la ville. Alors que pour les habitants de Nouakchott, et pour les Maures en particulier, ils sont parfaitement intégrés à l'environnement urbain, tels des êtres familiers qui font sens.

C'est précisément le sens social de ces objets que notre contribution¹ s'attachera à dévoiler : il s'agira en fait de nous demander s'ils sont de simples « traces » de la « brousse »² et de la culture nomade des Maures ou, au contraire, des supports privilégiés d'une identité urbaine originale qui, avec d'autres³, donnent à la ville son visage actuel. Nous tenterons de dresser un panorama de ces objets en nous intéressant d'abord à la place de la tente à Nouakchott et à son empreinte dans les modes d'habiter des citoyens maures, puis aux moyens et attitudes de mobilité urbaine, à l'omniprésence de la Nature dans la ville, et enfin aux objets et marchandises de vie quotidienne portant la marque de la « bédouinité » (*badâwa*).

L'empreinte de la tente dans les formes urbaines et l'habiter à Nouakchott

L'objet renvoyant le plus sûrement à la culture bédouine dans le paysage urbain de la capitale mauritanienne est sans nul doute la tente (*khayma*), habitation emblématique des pasteurs nomades maures, distincte des autres types de tentes d'Afrique du Nord et de la Péninsule Arabique par sa forme pyramidale et ses dimensions modestes. Si elle est omniprésente dans les zones d'habitat provisoire et non loti, et notamment les *kebbe* (D'Hont,

* Anthropologue, chercheur associé à l'USM 105 « Objets, cultures et sociétés » du Muséum national d'Histoire naturelle (Paris) et chargé de cours à l'université de Nouakchott.

¹ Je tiens à remercier amicalement les personnes qui ont accepté de relire ce texte pour leurs remarques et suggestions de modifications.

² Le terme *bâdiya*, construit sur la même racine arabe BDW que *bedû* « bédouins », que les Maures francophones traduisent en français par « brousse », désigne l'espace humanisé et « utile » de la tente, des campements, des pâturages et des troupeaux, par opposition aux termes *çahra* et *khalawa* qui renvoient à des espaces « vides » et stériles.

³ Nous limiterons notre analyse à la société maure, sur laquelle nous menons nos recherches depuis 1998. Nos données sur le rapport qu'entretiennent les citoyens wolofs, peuls et soninkés de Nouakchott avec la « brousse » ou le « village » sont par ailleurs encore trop lacunaires pour être exploitées dans ce texte.

1985), dans son rôle originel d'abri de la famille conjugale, elle n'est pas pour autant absente des quartiers maures lotis, populaires ou même très résidentiels. On la trouve en effet sur la terrasse de maisons, de plain-pied ou d'un ou deux étages (cliché 1), ou dans la cour située à l'avant : elle est alors un espace de réception très apprécié, même si le salon commence aujourd'hui à la concurrencer fortement.

La tente reste très recherchée car très bien adaptée au climat sec et chaud et, dotée de parois amovibles, elle permet de profiter de la brise atlantique à partir du début de l'après-midi. Elle incarne par ailleurs la vie nomade que des générations de citoyens maures nés avant les années 1970 ont connue dans leur enfance et reste pour eux, à ce titre, l'espace d'expression par excellence de l'hospitalité, valeur cardinale de la culture bédouine. Depuis quelques années, les maçons sénégalais se voient commander des terrasses surmontées d'une toiture pyramidale à quatre pans, en béton, évoquant sans hésitation possible la forme de la *khayma*. Cette solution architecturale (cliché 2) évite les efforts exigés par le montage et le démontage récurrents de la tente, tout en présentant des qualités quasi-équivalentes d'ombre et de ventilation. Mais surtout, le recours à cet emblème permet d'affirmer haut et fort son identité « ethnique »⁴. Il est également courant de voir des familles s'installer, en fin d'après-midi ou le soir, sur une natte déployée dans la rue, devant le mur de clôture de leur maison, afin de profiter de la brise et de la sociabilité du quartier, pratique que nous avons rencontrée dans les campements maures et décrite (Boulay, 2003a).

Mais dans l'esprit des citoyens maures de Nouakchott, rien ne peut vraiment remplacer la tente, ni ses imitations en béton, ni même les maisons les plus vastes, les mieux climatisées et les plus luxueuses, qui semblent pousser aussi vite que des pâturages après les pluies d'hivernage, dans les quartiers nord de la ville (« Las Palmas », « E Nord » prononcé Ehnôr, et « Centre émetteurs » le quartier des antennes). La tente est même devenue pour les familles récemment nanties un objet d'ostentation (au même rang que le 4 x 4 flamant neuf ou l'immense villa), commandé à coups de centaines de milliers d'ouguiyas (entre 500 et 3000 €) à des coopératives artisanales féminines du Trârza, expertes dans leur ornementation sophistiquée et toujours à renouveler. Ces tentes d'apparat, qui peuvent parfois atteindre dix ou quinze mètres de côté, sont ensuite utilisées dans les mariages ayant lieu dans ces familles riches, mais aussi dans les réceptions et les réunions politiques, ou encore prêtées pour les visites officielles du Président de la République. Certaines émissions de la Télévision mauritanienne, notamment celles portant sur la musique ou la poésie maures, utilisent ces tentes ornementées comme décor du studio d'enregistrement, ces deux formes artistiques puisant largement dans la culture traditionnelle dont on fait de la tente un symbole.

Dans les quartiers populaires de Nouakchott, on rentre encore dans une maison comme sous une tente, à n'importe quelle heure et quel que soit le motif, en s'annonçant simplement d'un « es-salâm 'alaykum » prononcé à haute voix. Alors que dans les quartiers résidentiels, la sonnette qui se trouve sur le seuil du mur d'enceinte de la villa, et surtout le gardien assis là nuit et jour, ne laissent pas à n'importe qui y pénétrer. Les anciens sont souvent choqués par ces nouvelles habitudes de citoyens qui perdent petit à petit le sens de l'hospitalité qui prévalait sous la tente.

Comme sous l'habitation textile, les maisons des familles maures comportent une partie plutôt dévolue à l'intimité de la famille conjugale (parents, enfants, dépendants) et une

⁴ Cette pratique consistant à marquer son appartenance identitaire sur la partie haute de l'habitation familiale, se retrouve sur les tentes noires des bédouins maures, dont le sommet est entouré d'un motif brodé de laine blanche, appelé « collier », qui symbolise une identité familiale voire tribale (voir Boulay 2003a). Autre exemple : à Azougui, ancienne localité phénicienne de l'Adrar, dont l'habitat est majoritairement constitué de huttes (*tikî*) à arceaux, en paille et feuilles de palmiers, l'homme le plus puissant des lieux vient de bâtir une vaste maison en béton, du type de celles que l'on trouve dans les quartiers aisés de Nouakchott, sur le toit de laquelle il a fait construire une réplique de *tikî* en béton.

autre réservée à la réception des visiteurs : salon familial intermédiaire s'il s'agit de visiteurs réguliers et familiers (parents ou amis proches), salon « de réception » à proprement parler s'il s'agit d'hôtes, dont la visite exige un traitement particulier. Alors que ces espaces n'étaient différenciés sous la tente, espace réduit et dépourvu de cloison contrairement aux tentes d'autres pays arabes (Boulay, 2003b), que par le positionnement des objets et des individus, ils sont séparés et différenciés dans la maison par des cloisons en béton. Néanmoins, les membres de la famille gardent une certaine liberté de circulation entre les différentes pièces.

La tente se voit encore assigner le rôle d'espace marchand à Nouakchott. De petites *khayma* installées ça et là, qui dans les marchés de la ville, qui sur le bord du « goudron » (le terme français est passé en *hassâniyya* pour désigner la route asphaltée), abritent du soleil les petites vendeuses de légumes. Par ailleurs, un des deux opérateurs de téléphonie mobile du pays utilise des tentes fabriquées avec un tissu bleu caractéristique et portant le logo et le nom de la société, pour ses campagnes commerciales. On en trouve une petite dizaine montée à différents points nodaux de la ville.

On peut enfin évoquer le nouveau centre d'affaires de la capitale, plus haut immeuble de la ville sur lequel viennent d'être dressées deux immenses tentes blanches⁵, que ses propriétaires ont appelé « Al Khayma City Center » avec ce message publicitaire : « Au cœur de Nouakchott et des affaires, un lieu de prestige. Un espace convivial et professionnel où la tradition s'allie à la modernité »⁶, « lieu » qui fait immédiatement penser à la tente de l'autorité du campement maure, toujours placée au centre de celui-ci, la plus prestigieuse mais aussi celle qui devait recevoir le plus de visiteurs et offrir justement une certaine convivialité, un lieu d'échange d'informations mais aussi de prise de décisions. Comme le formule ce message, plus qu'un simple ancrage de la nostalgie, plus qu'un simple vestige d'une culture moribonde, la tente semble au contraire mobilisée pour dire effectivement une culture urbaine bien vivante et en construction, où la nouveauté s'appuie sur l'héritage du passé. La seconde partie du message n'est pas moins édifiante : « Shopping center moderne. Bureaux modulables hyper-connectés. Appart-hôtels luxueux. Restaurant panoramique en terrasse ». On retrouve encore les différentes caractéristiques et fonctions de la tente traditionnelle des nomades maures, qui se présente comme un lieu éventuellement de négoce, ouvert à 360° sur le monde extérieur mais aussi modulable à l'envi, où l'on se transmet des nouvelles, espace refuge où l'hôte peut se restaurer et passer une ou plusieurs nuits, à l'abri des dangers du désert. La tente semble ainsi garder, dans le tissu urbain, la place centrale qu'elle occupe en milieu bédouin.

Automobiles et déplacements urbains : des mobilités déroutantes

Le second mode d'habiter la ville passe par les déplacements à l'intérieur de celle-ci. A ce titre, la voiture reste le mode de locomotion privilégié pour circuler dans l'espace urbain, en sortir ou y entrer, ce qui n'a certes rien de bien original ! Ce qui l'est davantage, en revanche, c'est la façon dont les conductrices et conducteurs maures, s'approprient au quotidien le réseau de voirie. Le « goudron » étant récent dans la ville, ils ont tendance à se comporter sur celui-ci comme ils le font sur une piste, s'octroyant toutes les libertés pour se jouer des autres véhicules tels des obstacles, dépassant par la droite, zigzaguant, roulant à contre sens en toute quiétude, « coupant » allègrement les virages à angle droit, stationnant au besoin en plein milieu de la chaussée, « grillant » les quelques feux rouges que compte la ville, tout cela en roulant à une vitesse étonnamment très réduite. Ces pratiques, qui relèveront du désordre pour l'étranger, s'inscrivent en fait dans une certaine normalité voire une certaine

⁵ Cet immeuble n'est pas terminé, ni encore moins mis en service, à l'heure où nous écrivons ce texte.

⁶ Publicité parue dans l'hebdomadaire *Jeune Afrique l'Intelligent*, n°2318 (12 au 18 juin 2005) contenant un « dossier » consacré à la Mauritanie, p. 68.

esthétique ou poétique de la conduite pour les automobilistes maures de Nouakchott. Elles aussi confèrent à la ville, il nous semble, un style singulier.

Les Mauresques sont très nombreuses à conduire⁷ et ce depuis plusieurs décennies, contrairement aux femmes de certains pays du Monde arabe, et les coutumes de courtoisie en vigueur dans cette société font qu'on leur laisse toujours la priorité et que les policiers ne les verbalisent jamais de crainte de s'attirer l'opprobre des personnes présentes. Il nous semble par ailleurs que les pratiques des citoyens maures (hommes seuls ou en famille) qui consistent à errer (*sedder*) le soir dans Nouakchott, bien installés dans l'habitacle de leur véhicule, à 30 ou 40 km/h, par simple plaisir de circuler, sont des expressions urbaines du nomadisme et de la culture nomade, rappelant d'ailleurs étrangement le voyage nocturne des bédouins se rendant à quelque rencontre galante. Les voitures sont en tous cas à la fois des moyens et des « lieux » privilégiés de sociabilité à Nouakchott.

Certaines marques de voitures, et certains modèles, sont plus prisés que d'autres, selon les époques et les modes. Actuellement, et ceci depuis la fin des années 1990, les Mercedes 190, appréciées pour leur solidité, semblent avoir littéralement envahi la capitale mauritanienne : chaque jour, vers 7h du matin et jusque tard dans la nuit, s'anime ainsi un véritable ballet de Mercedes, qui ont remplacé les modèles Peugeot, Renault et Fiat des années 1970 et 1980, dont certains circulent encore aujourd'hui à l'état d'épaves, appelées avec humour par les Nouakchottois voitures « tout droit » du fait de freins et de directions bien souvent récalcitrants ! Ces modèles côtoient des véhicules beaucoup plus onéreux, voitures de sport de marque allemande, mais surtout véhicules tout terrain de marque japonaise qui, outre le fait de permettre aux citoyens maures aisés d'aller faire des séjours dans le désert, sont des supports d'ostentation évidents qui s'inscrivent dans des compétitions entre familles, que l'on pourrait rapprocher des compétitions d'honneur (*vaysh*) qui avaient lieu dans la société bédouine, entre deux individus de même statut, issus de familles guerrières surtout, via des objets de prestige (comme les chevaux, les chameaux, les parures féminines, les vêtements), mais aussi via la beauté féminine ou le verbe poétique (Bonte, 1998 : 1203). La succession de ces marques et de ces modes dans l'espace urbain participe bien évidemment à la vie quotidienne et à l'histoire de la ville et de ses habitants.

L'investissement social dont les voitures font l'objet de la part des citoyens maures de Nouakchott, ne paraît pas éloigné, à notre sens, par certains aspects tout au moins, de celui dont les chameaux sont l'objet chez les pasteurs nomades. Les bourses aux véhicules d'occasion sont souvent installées à proximité des espaces de vente du bétail (*rag el-haywân*) et présentent des pratiques de négoce similaires⁸. Par ailleurs, on « fait travailler » son véhicule comme on « fait travailler » sa monture. Les rituels qui entourent le déplacement en voiture, en 4 x 4 notamment, ne sont pas sans rappeler ceux du voyage à dos de chameau et la façon dont on « fatigue » et dont on prend soin du véhicule suggère la relation existant entre les éleveurs et leur monture. Les garages de réparation, toujours installés dans des squats à ciel ouvert, ponctuent la ville, avec une concentration toute particulière dans la commune du Ksar, où les boutiques de pièces détachées (appelées « arivâj »), neuves ou d'occasion, sont également légion, participant de l'identité vécue de toute une commune.

Les gares routières, appelées *garâj*, lieux aux véhicules alignés par gammes de « confort » et catégories de prix⁹, entourés d'espaces de restauration et de boutiques, sont positionnées au départ des trois principaux axes routiers quittant la capitale pour

⁷ Chez les familles nomades maures, il est courant que des femmes conduisent elles-mêmes leur monture.

⁸ Le prix d'une berline, d'occasion mais en bon état, peut représenter le prix de quatre ou cinq chameaux adultes.

⁹ Petites berlines rapides pouvant transporter 7 passagers (Toyota Corolla ou Mercedes 190), véhicules breaks de 10 places (Peugeot 504 ou 505, ou Mercedes), pick-ups au confort « extérieur » très précaire, et enfin minibus dans lesquels il est difficile de prévoir l'heure d'arrivée à destination, tels sont actuellement les différents types de taxi-brousses qui s'offrent au Nouakchottois souhaitant partir en brousse.

l'« intérieur » du pays et évoquent eux aussi le voyage et la brousse. Ces espaces sont remplis de marchandises destinées aux familles rurales : c'est la ville qui, cette fois-ci, alimente la brousse. Quand on attend son taxi au « garâj Atâr » (dans le quartier du « Premier »), on se sent déjà en Adrar car bien souvent les passagers se connaissent, ou tout au moins se retrouvent entre gens du Nord, évoquent leur région, ce qu'on y fait et les gens qui y vivent. Les noms des localités circulent, concourant à un réel dépaysement alors que l'on se trouve encore dans la capitale.

La mobilité à Nouakchott pose la question cruciale de l'orientation en son sein, alors que très peu de rues portent un nom et que les panneaux de direction sont rares. Comme les nomades qui se dirigent en associant un orient à un repère naturel, les habitants maures de Nouakchott se dirigent dans la ville en utilisant les quatre points cardinaux traditionnels (*gibla, sharg, tell, sâhel*)¹⁰, qu'ils associent à un repère urbain tangible doublé d'un nom : « Marbat 6^{ème} » (marché au bétail de la commune d'El Mîna), « Carrefour Madrid » (vaste rond-point duquel partent les routes de Rosso vers le sud, de Néma vers l'est et d'Atar vers le nord), « Tour AFARCO » (jusque récemment la plus haute de Nouakchott, également appelée « Immeuble BMCI » du nom de la banque qu'elle abrite au rez-de-chaussée), « Boutique Couscous ». Ce dernier « lieu », connu de tous à Nouakchott, est assez exemplaire à notre sens du type de point de repère que l'on peut trouver dans la capitale : il s'agit d'une boutique semblable à n'importe quelle autre, sise au carrefour d'un axe goudronné venant de la mairie du Ksar et rejoignant le Stade Olympique et d'un autre, partant du quartier résidentiel d'« E Nord » et menant vers celui de l'Ambassade de France. C'est auprès de cette boutique, « la première construite dans le quartier » selon une habitante, que des femmes viennent vendre du couscous chaque soir et ce depuis des années. La boutique est toujours là, malgré la pression immobilière alentour, et sert plus que jamais, tel un « monument » à part entière, dans l'« outillage » géographique des habitants, à penser et désigner le carrefour qu'elle jouxte.

Le téléphone mobile, apparu vers 2001 à Nouakchott et qui connaît, depuis, un engouement énorme, constitue bien souvent aujourd'hui un moyen supplémentaire pour à la fois se situer et s'orienter dans la ville, même s'il ne résout pas le problème des repères urbains. Son apparition a aussitôt créé une fracture entre les individus qui pouvaient s'en doter et ceux qui ne pouvaient pas, se traduisant par une différence sociale dans les rapports à l'espace urbain.

La Nature dans la ville

Nouakchott ne compte pas à proprement parler d'« espaces naturels » préservés et organisés pour ses habitants, mais le fait que l'essentiel de la voirie ne soit pas encore goudronné et soit de sable, le fait aussi que l'on aperçoive très clairement les dunes vives aux portes des quartiers périphériques, tout cela donne la sensation de se trouver « dans le désert en pleine ville ».

Ce qui singularise également l'espace nouakchottois c'est le nombre très important, au regard d'autres villes de la Sous-région voire du Continent, d'animaux d'élevage dans la ville, renvoyant au fondement même du nomadisme des Maures, mais aussi des Peuls : l'élevage. La ville possède différents marchés au bétail « officiels » (les plus connus sont ceux de Dâr Naïm et de El Mîna), ainsi que de nombreux autres espaces de vente, plus spontanés, comme ceux installés le long de la route de Rosso, aux environs du Carrefour Madrid. Le marché aux grands ruminants a pour sa part été déplacé à Tenweysh, lieu situé à la sortie de Nouakchott, sur la route de l'Espoir, où un abattoir a été récemment construit. A l'occasion des fêtes religieuses et notamment lors de l'Ayd el-Kebîr, qui célèbre le sacrifice ibrahimien, et de

¹⁰ Des points cardinaux qui, cependant, n'ont pas la même acception selon que les habitants soient originaires de l'Est, du Sud-Ouest ou du Nord (voir notamment à ce sujet Brosset, 1928).

l'ʿAyd el-Fitr, qui marque la fin du mois de Ramadân, ces espaces « débordent » d'animaux venant directement de la *bâdiya*. Les fêtes sont en effet l'occasion de circulation de bêtes ou, à défaut, de morceaux de viande entre proches, perpétuant ainsi la tradition de partage des viandes dans les campements. Plus qu'une simple intrusion, la « brousse » semble alimenter la capitale de son produit phare : le bétail. Il n'est pas rare enfin de trouver devant une maison de haut standing à Nouakchott, un chameau entravé, « attendant » d'être égorgé, dépecé et découpé sur place.

Le lait frais de chamelle, vendu par les éleveurs maures¹¹ le long des axes qui quittent la ville, est un autre produit de la *bâdiya* très prisé par les citoyens maures : pour eux, il représente à lui seul la quintessence de la vie nomade. Cela est d'autant plus remarquable durant la saison de l'hivernage (août-septembre-octobre), qui est la période la plus favorable au bétail du fait de la renaissance des pâturages par laquelle elle se traduit. Durant cette saison, bon nombre de citoyens de Nouakchott partent faire une cure de lait dans le désert (Boulay, 2004), installant leur tente le long d'un des trois axes goudronnés¹² qui quittent la ville. Même chose enfin pour la saison de la récolte des dattes (*geytna*) en Adrar et au Tagant, en juillet et août, qui remplit les étals de marchands provisoires, près de la Mosquée Marocaine. Ces produits alimentaires que sont le bétail, le lait, les dattes, mais aussi le beurre rance (*dhen*), traduisent une nouvelle fois la présence de la *bâdiya* dans la capitale, qui semble, à ces périodes, battre plus que jamais au rythme de la brousse.

Ces « importations » de la *bâdiya* n'empêchent d'ailleurs pas, bien au contraire, des pratiques de production domestique, et en particulier d'élevage de « chèvres de ville » (appelées *gweyrât* et se distinguant des chèvres de brousse par des portées doubles ou triples), élevées avant tout pour leur lait. De même que de nombreuses familles négro-africaines élèvent le mouton de l'ʿayd dans la cour de la maison. Cet élevage domestique sous-entend toutefois de laisser les bêtes pâturer librement dans le quartier durant la journée voire la nuit, ce qui explique le nombre colossal de petits ruminants dans les rues de tous les quartiers de Nouakchott, pauvres comme riches. Chèvres, moutons et ânes, en plus des restes alimentaires des habitants, avalent et digèrent papiers et cartons de toutes sortes. Nouakchott aurait ainsi un taux de déchets organiques et fermentescibles extrêmement bas¹³, du fait justement de l'abondante présence de bétail en son sein. La Nature à la fois alimente la capitale, se nourrit d'elle et la digère.

Enfin, les « images » de la *bâdiya* sont elles aussi nombreuses en ville, d'abord par le biais de la Télévision Nationale, qui diffuse à certaines heures, y compris de grande écoute, et notamment à l'approche et au cours de la saison de l'hivernage (*khriw*), des images du désert reverdi par les pluies, dans lequel sont installées des tentes et pâturent des chameaux ou des vaches bien grasses. Le désert, les pâturages, la *khayma* et le bétail constituent en effet les éléments clés de la représentation qu'ont les citoyens maures de la *bâdiya*. Nouakchott vit également au rythme des annonces quotidiennes, à la Radio ou à la Télévision nationales, de la pluviométrie du pays. Autres « images » de la *bâdiya*, plus récentes et surtout beaucoup plus nocives : celles qui ornent les cartes de recharge vendues par un des deux opérateurs de téléphonie mobile du pays, et qui, une fois utilisées, viennent joncher le sol de la ville. Elles représentent la splendeur des paysages de dunes et de pierres de l'Adrar, ou bien celle de ses palmiers chargés de régimes de dattes, faisant au passage la promotion de la région d'origine du Président de la République déchu. Brusque retour à la Nature de ces images plastiques de la brousse, un temps socialisées par les citoyens.

¹¹ L'élevage camelin n'est pas ou peu pratiqué à notre connaissance par les Peuls mauritaniens.

¹² Auxquels il faut aujourd'hui ajouter un quatrième, celui qui « longe » la côte atlantique pour rejoindre la ville de Nouadhibou.

¹³ Merci à Guillaume Boehrer, Ingénieur urbaniste au G.R.E.T. (Groupe de recherche et d'échange technologique) et conseiller à la Mairie de Toujounine, pour cette information.

Objets bédouins « traditionnels » et patrimoine urbain

Nous avons vu combien la tente est présente dans la capitale mauritanienne, dans des fonctions d'abri d'agrément, de réception, mais aussi d'apparat, emplois qui s'inscrivent au quotidien dans la vie des citoyens maures. Il faut signaler également l'usage de la tente en tant qu'objet du patrimoine national : la *khayma* est en effet présente dans l'enceinte de l'Assemblée Nationale, où elle abrite des discussions de parlementaires, au Musée National, mais aussi, et c'est tout à fait récent, au milieu du vaste et célèbre rond-point du Carrefour Madrid, point névralgique de la ville. C'est en effet sur ce rond-point qu'ont été édifiés, en béton, une réplique de tente noire traditionnelle grande nature (cliché 3), une autre de tente blanche, mais aussi une hutte représentant les cultures négro-africaines du sud de la Mauritanie, ainsi qu'une pile de livres qui renvoie à la place jadis très importante de l'enseignement et aussi aux manuscrits des bibliothèques familiales. Ces différents objets apparaissent comme autant de réponses qu'on essaie de donner à une blessure de l'histoire (Bromberger, 1996 : 21) et sont censés cicatriser la plaie ouverte par la sédentarisation.

Mais ces éléments sont aussi et surtout les premiers « monuments »¹⁴ officiels de la ville¹⁵, hissés au rang d'emblèmes d'un patrimoine culturel national, que toute capitale a pour fonction de représenter et de rassembler. Le Musée National et les Archives jouent également ce rôle de « fabrication », via leur conservation, de l'histoire et des traditions de la Nation. Autrement dit c'est, en partie, de la « brousse » – une « brousse » magnifiée – que la capitale tire les éléments d'une ou plusieurs cultures vivantes pour produire de l'histoire. Une émission matinale de la Radio Nationale propose aux auditeurs un jeu de questions-réponses autour des objets traditionnels de la vie bédouine, questions qui posent bien souvent des difficultés aux jeunes générations citadines maures qui, pour beaucoup, n'ont pas connu cette vie.

En sus de la tente, d'autres objets directement issus de la culture matérielle des éleveurs maures se retrouvent à Nouakchott, comme l'outre en peau de chèvre (*gerba*) que l'on aperçoit devant l'entrée de certaines habitations (cliché 4), en accès libre, alors que de nombreuses familles de pasteurs nomades l'ont remplacée depuis longtemps par des bidons en plastique et des chambres à air de camion. Même chose pour la natte qui symbolise le confort rustique et simple de la vie dans le désert. Ajoutons que les nombreuses boutiques d'« artisanat traditionnel » qui se trouvent à Nouakchott, proposent aux étrangers des objets bédouins, présentés comme « authentiques » d'une culture nomade disparue (alors que la pastoralisme nomade est encore vivace, notamment dans l'est du pays).

Enfin, de nombreuses marchandises de consommation courante vendues à Nouakchott présentent, dans leur nom ou leur emballage, une référence à la *bâdiya* ou à la vie bédouine. C'est ainsi qu'un importateur mauritanien de thé vert de Chine a baptisé ses produits « Al Khayma ». On trouve aussi dans les boutiques de Nouakchott des petites batteries portant la marque « El Hella », terme qui désignait en *hassâniyya* le campement d'un chef de tribu guerrière, et le plus souvent d'un émir. Mais les références à la *badâwa* (bédouinité) dans les marchandises qui circulent dans le quotidien des citoyens de Nouakchott sont plus nombreuses encore dans les produits laitiers, fabriqués par des sociétés privées depuis le milieu des années 1990. Certains produits font référence aux saisons : un pack de lait de chamelle est ainsi nommé « Tiviski » période qui désigne chez les Maures les mois de soudure d'avril-mai-juin, un pack de lait de vache a été baptisé « Le-khrîv », saison faste de l'hivernage et de relance du nomadisme. Un pack de « lait de vache frais pasteurisé fermenté sucré » porte le nom « El khayma ». Un autre produit contenant du lait de vache a été nommé « El Badiya », « La

¹⁴ « Monument » que D. Fabre définit justement comme la « partie la plus précieuse d'un tout » (2000 : 6).

¹⁵ Sur la mémoire des premières générations de Nouakchottois, lire l'ouvrage de Ould Mohamed Baba (2004).

brousse ». D'autres noms de produits laitiers font référence aux objets traditionnellement employés par les éleveurs, soit pour acquérir, soit pour transformer le lait : « Adress », vaste récipient muni d'une poignée et servant spécifiquement à la traite des chameaux, ou encore « Shekwa », petite outre servant à fermenter le lait. Outre leurs noms évocateurs, les emballages de ces produits véhiculent des représentations d'une « brousse » idéalisée.

Ces « objets » et ces images faisant référence à la *bâdiya* et à la vie bédouine, ainsi que les pratiques et les représentations qui les entourent (modes d'habiter, de circuler et de consommer), sont mobilisés par les générations de citoyens maures nés avant les années 1970 et ayant connu la vie dans le désert, pour vivre et dire Nouakchott à leur façon, au présent, bref pour lui imprimer leur style et leur identité. Néanmoins, ce recours important à la culture bédouine « traditionnelle » disparaît peu à peu chez les jeunes générations, celles qui, précisément, sont nées et ont grandi à Nouakchott.

Cette identité urbaine maure originale, en constante redéfinition, s'ajoute à celle des autres communautés vivant dans la capitale¹⁶ – Négro-africains mauritaniens, mais aussi Sénégalais, Libanais, Maliens, Guinéens et autres – pour donner à Nouakchott son visage actuel, à la fois singulier et multiple, finalement toujours fascinant.

Références bibliographiques

BONTE (P.), 1998, *L'émirat de l'Adrar. Histoire et anthropologie d'une société tribale saharienne*, Thèse de doctorat d'Etat, Paris, EHESS, 2352 p.

BOULAY (S.), 2003a, *La tente dans la société maure (Mauritanie), entre passé et présent. Ethnologie d'une culture matérielle bédouine en mutations*, Thèse de doctorat du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris, 615 p., 89 planches

2003b, « Leben im Haus aus Haar - Nomadische Wohnkulturen in der arabischen Welt », pp. 20-55 in Mateo Kries und Alexander Von Vegesack (éd.), *Leben unter der Halbmond - Die Wohnkulturen der arabischen Welt*, Weil am Rhein, Vitra Design Museum

2004, Quand un objet change de statut : trajectoire de la tente dans la société maure (Mauritanie) », *www.ethnographiques.org* [en ligne] n°6 (novembre 2004)

2005, « Genèse, représentations et usages de l'espace de la famille dans la société bédouine maure (Mauritanie) », in J.-Y. Authier et C. Bidou (éd.), *La famille dans tous ses espaces, Espaces et sociétés*, n°120-121 : 141-161

BROMBERGER (C.), 1996, « Ethnologie, patrimoine, identités. Y a-t-il une spécificité de la situation française ? », pp. 9-23 in D. Fabre (sous la direction de), *L'Europe entre cultures et nations*, Paris, Editions de la MSH

BROSSET (C.), 1928, « La rose des vents chez les Nomades Sahariens », *Bulletin du Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'A.O.F.* (vol. IV) : 666-684

D'HONT (O.), 1985, *Les Kébé de Nouakchott : contribution à l'étude de la sédentarisation en milieu urbain de populations nomades sinistrées*, Thèse de doctorat de 3^{ème} cycle, Université de Paris V, 346 p.

FABRE D. 2000 « L'ethnologie devant le monument historique », pp. 1-29 in D. Fabre (dir.), *Domestiquer l'histoire. Ethnologie des monuments historiques*, Paris, Editions de la MSH

FREROT (A.-M.) et OULD MAHBOUBI (S.A.), 1998, « Du parcours à la ville : l'imprévu », pp. 33-45 in FREROT A.-M. (dir.), *Espaces et sociétés en Mauritanie*, Tours : URBAMA, 180 p. (fascicule de recherches n°33)

OULD MOHAMED BABA (E.), *De mémoire de Nouakchottois, Chronique du temps qui passe*, Paris, L'Harmattan, 2004, 143 p.

¹⁶ Auxquelles trop peu d'études ont été consacrées jusqu'à présent.